

Otages : où ont-ils trouvé la force de survivre ?

Ressources intérieures | Ingrid Betancourt priaît, Jean-Louis Normandin s'imaginait à l'abri dans une maison sur une île, Alain Guillo « dialoguait » avec Einstein et De Gaulle... Parce qu'il n'existe pas de recette pour apprendre à survivre ni de profil type du résistant, chacun tient en adoptant les stratégies d'adaptation dont il est capable. PAR ISABELLE TAUBES

Quelles formidables forces intérieures ont maintenu Ingrid Betancourt vivante au cours de ses six années de captivité dans la jungle colombienne (du 23 février 2002 au 2 juillet 2008)? Ou soutenu Florence Aubenas pendant sa détention en Irak (du 5 janvier au 11 juin 2005), lui permettant de reprendre son travail de journaliste comme si de rien n'était? Et si nous portions tous en nous, sans le savoir, un instinct de vie capable de nous protéger dans les pires moments? La réaction du professeur B., psychiatre spécialiste des prises d'otages – il souhaite rester anonyme, car il suit actuellement plusieurs anciens captifs –, casse net notre optimisme : il ne voit que des êtres qui vont mettre des mois, des années à se reconstruire. « Être otage, explique-t-il, c'est être confronté quotidiennement à sa propre mort, à un réel que nul ne peut regarder en face. Les militaires américains ont tenté de préparer leurs soldats à affronter cette situation, et sélectionné des profils psychologiques apparemment plus aptes à résister. Ils y ont renoncé. » Mission impossible!

ILS SE SONT ADAPTÉS

Impossible en effet de s'immuniser contre l'effroi qu'inspire l'imminence de la mort. Ou de se préparer psychologiquement à être déshumanisé, simple monnaie d'échange.

Si la marge de manœuvre des otages dépend à la fois de leur histoire personnelle, de leurs conditions de détention et du comportement de leurs ravisseurs, l'étude du docteur Franck Garden-Brèche¹, spécialiste en victimologie, réalisée à partir des témoignages d'une trentaine d'anciens otages, révèle que des constantes comportementales se retrouvent dans la majorité des enlèvements. Tout d'abord, lors de la capture, une montée de stress paroxystique. Puis le déni – « Non, ce n'est pas possible, c'est une erreur, un cauchemar » –, mécanisme de défense destiné à protéger le moi d'une réalité intolérable. Enfin, l'acceptation, qui rend possible le processus d'adaptation à la situation. Car pour survivre, une seule issue : s'adapter.

